

DANIEL-ALAIN COUDERC

De quelle nuit étrange surgissent vos désirs

© Daniel-Alain Couderc — février 2019

Déposé à la SGDL (Société des Gens de Lettres) protégé par



Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Daniel-Alain Couderc est seul propriétaire des droits de cet ebook.

PRÉLUDE

Quelle sale gueule il a, ce type ! Pourquoi il me dévisage comme ça ?

Un moment fut nécessaire à Damien pour comprendre qu'il se regardait dans une glace.

Plusieurs nuits sans sommeil depuis son retour de Bombay, la fatigue du voyage, amplifiée par le décalage horaire, avait eu raison de sa résistance et venait s'ajouter aux années et aux contrariétés qui l'avaient rongé peu à peu, insidieusement, sans rien lui faire connaître.

Il tourna rageusement le dos et se remit à errer dans de sombres couloirs, la démarche lente, pesante, le visage maussade, en proie à une douleur et un remords dont la cause lui échappait.

Le souvenir de sa dispute, en pleine rue, à Bombay avec sa femme Patricia lui revint brusquement en mémoire. Il se rendit compte qu'il en avait été affecté davantage que sur le moment où la colère l'avait retranché de tout sentiment. À son dépit d'avoir pu parler de la sorte se mêlait un désarroi d'une infinie tristesse.

Leur couple allait mal depuis longtemps (depuis le début, il osa s'avouer), leur liaison trainassait d'arrangements en lâchetés, dans un combat incessant qui lui faisait honte.

Il avait répondu trop vite au message de détresse que Patricia lui avait envoyé depuis Bombay, où elle trimbalait ses désespoirs et ses frustrations d'ashrams en hôtels de luxe, de faux gourous en vrais gigolos.

Pendant ce temps, comme assistant du chef d'orchestre Otto Heinemann, il s'occupait de faire passer des auditions en Italie pour une Traviata en projet au Met de New York.

Dès son premier weekend de liberté, il avait sauté dans un avion pour l'Inde afin de rejoindre son épouse au Taj Mahal Hotel de Bombay, où elle enfouissait sous les larmes, la luxuriance et l'alcool, sa répulsion de toutes choses et de toutes personnes.

Il avait trouvé une femme qui avait perdu l'estime d'elle-même, ses quarante ans lui en donnaient soixante, et sur son visage fatigué étaient gravés les sillons des terreurs qui la dévoraient.

Une femme accablée sous les fardeaux de sa mémoire, désespérée de l'avenir et d'elle-même, qui voyait s'effondrer inexorablement les certitudes des contes frivoles dont son milieu aimait à nourrir leurs filles pour flatter leurs vanités et les garder en dehors des exigences de la vie.

Toutes ces souffrances, toutes ces frustrations dégageaient autour d'elle une atmosphère morbide. Il avait bien essayé de l'écouter, de la comprendre, mais l'engourdissement tenait le

corps et l'esprit de Patricia sous son emprise, ses pensées sans formes se noyaient dans le vide de mots imbéciles et de souleries.

Alors sa stupidité, que les faux-semblants de son éducation avaient dissimulée jusqu'alors, devenait cruellement évidente. Elle devait trouver un responsable, Damien était tout désigné. Elle avait voulu pour lui une glorieuse carrière. Elle n'avait vécu, prétendait-elle, que pour sa destinée d'artiste. Il n'avait pas répondu à ses attentes. Il devait lui restituer tous les sacrifices qu'elle avait consentis pour lui.

Il n'avait ni le gout ni le temps — ni l'amour probablement — pour supporter ces douleurs qui n'étaient pas les siennes. Il s'enfuit de Bombay. Dans l'avion qui le ramenait en Italie, il s'abandonna au réconfort de ses souvenirs.

Vingt-trois ans déjà... Patricia l'avait accroché à son hameçon à la sortie d'un concert, puis ne l'avait plus lâché. Il était ce soir-là le chef invité du très prestigieux, et plus que centenaire, Boston Symphony Orchestra. Il avait choisi un programme *tout français* — La Chasse de Mehul, pour surprendre. La suite pastorale de Chabrier pour impressionner. Ma mère l'Oye de Ravel pour envouter. La toute première symphonie d'un Bizet encore adolescent pour témoigner que le talent se moquait de l'âge.

Tout avait bien fonctionné. Il avait gesticulé avec les *ronds de bras* de rigueur pour laisser croire qu'il dirigeait ce sublime orchestre qui savait parfois jouer seul. Il avait paré son visage de gravité pour signifier aux snobs de Boston que la France n'était pas que légèreté et insouciance.

Il avait goûté, sans retenue, les moments de magie d'après concert, quand les tensions et l'exaltation de la musique s'évacuent doucement dans les bulles du champagne, dans les félicitations des mélomanes et celles, toujours outrancières, des salonards.

C'était l'instant choisi par les nymphes chasseresses — parfois des amazones d'âge avancé — pour sélectionner l'étalon susceptible de satisfaire leurs désirs et l'envelopper de leur filet.

Il s'amusait de les voir folâtrer devant lui pour attirer son attention. Il se plaisait — si la rencontre lui paraissait pleine de promesses — à se désigner comme gibier par un regard vers une adoratrice dont il devinait l'attente, ou encore à devenir à son tour oiseau de proie, en se délectant par avance du plaisir de tenir l'autre en son pouvoir.

— Patricia Bradlee.

Le ton était enjoué, un rien impératif, comme si l'énoncé d'un tel nom devait forcément impressionner celui qui l'entendait.

C'était une grande et ravissante fille de seize ans à peine, aux belles manières, débordant de santé et d'énergie. Ses yeux clairs en constant mouvement illuminaient un visage qui avait gardé des traits adolescents, mais la hardiesse de sa voix et son corps finement musclé montraient qu'elle se voulait déjà femme. Elle avait quelque chose de fiévreux, d'exalté même, qui était provoqué par les vacillations irrépressibles de sa tête et lui faisait oublier les obligations de son éducation de conserver en toutes occasions le contrôle d'elle-même.

— Mon père vous invite, il donne une réception en votre honneur.

— Mais...

— La voiture nous attend.

— Mais... Je dois me changer...

— Vous vous changerez à la maison, dit-elle avec l'assurance tranquille des gosses de riches habitués à requérir la réalisation immédiate de leurs désirs.

La demeure des Bradlee, dans la banlieue aisée de Boston, était la copie réussie d'un manoir anglais. Toute la bonne société était là, il fut accueilli comme le héros de la soirée, celui avec qui on doit se montrer, se faire photographier.

Il passait de groupe en groupe, l'œil rieur et la bouche gourmande, ici se laissant tapoter le bras ou prendre

amicalement par le cou, là accepter de bonne grâce les bises de vieilles dames en extase qui lui prédisaient un avenir de bonheur et de gloire.

Il se prêtait au jeu — sans pour autant en être dupe — des trompeuses jouissances qu’offrait la vanité. Il était devenu le dernier phénomène à la mode, il se devait d’assurer le spectacle : « *Pensez donc, chef d’orchestre à trente-et-un ans, mieux, le protégé de Seiji Ozawa ! We must be there, my dear* ».

Mais les feux de la fatuité — une mascarade parmi d’autres — s’éteignaient vite chez lui. Il prétextait une fatigue pour s’échapper. Patricia insista pour qu’il vienne se reposer dans une chambre, il pourrait aussi se changer. Au sortir de la douche, elle l’attendait, nue sur le lit. Ils firent l’amour à grande hâte. Elle était vierge, dix minutes après, elle ne l’était plus. C’est ce soir-là qu’ils conçurent leur enfant, leur unique enfant.

Au fil des semaines, la renommée des Bradlee était menacée par la rondeur du ventre de leur fille. Ils se devaient de trouver une issue honorable à cette flétrissure difficile à dissimuler.

Un mariage de circonstance fut conclu, une maison construite pour le nouveau couple et l’acte de propriété au seul nom de Patricia. Chez les Bradlee, les époux habitent au domicile de leurs femmes et sont tenus dans l’inquiétude d’une

répudiation quand la famille en décidera selon les circonstances. Patricia devint très éprise de Damien, tel le chasseur enchaîné à sa proie.

Quant à lui, il fut intégré dans la haute société de Boston. Il entreprit de s'initier à leur souci des convenances, leur sociabilité cabotine, leur générosité ostentatoire.

Il découvrit que Patricia cherchait davantage les plaisirs mondains que ceux du lit. Il apprit aussi qu'il n'était plus maître de sa carrière. Papa Bradlee s'occupait de tout.

Papa Bradlee s'occupe de tout... Papa Bradlee s'occ...

— Tout va bien, Monsieur ?

Une jeune femme en uniforme penchait vers lui un visage déconcerté.

— Je pensais que vous demandiez quelque chose.

— Non, je parlais tout seul.

— Veuillez attacher votre ceinture s'il vous plait. Nous allons atterrir à Rome.

— À Rome !

— Oui, à Rome... En Italie, ajouta l'hôtesse, l'œil rieur.

De Rome il embarqua dans un avion pour Naples, où il s'installa à l'hôtel Vesuvio, face à la baie de Naples, dans la suite

VIP louée à l'année par le San Carlo pour ses chefs invités. Il s'endormit aussitôt, harassé de fatigue.

Un étrange sommeil lui enleva toute conscience du présent. Les événements, les gens, les pays, les villes, les années tourbillonnaient dans sa tête. En quelques instants, tout son être se désagrégea dans la tourmente de ces souvenirs abandonnés depuis si longtemps.

Un trou noir se creusa devant lui, il succomba à son appel.

Un dédale sordide de couloirs sales et puants s'étendait devant lui. Nul indice ne lui permettait d'expliquer comment il était arrivé dans cet endroit.

Il reprit peu à peu la notion de la réalité de son corps dont les contractions lui faisaient comprendre qu'il était resté un bon moment sans bouger.

Il se mit à marcher en essayant de reconquérir le sentiment de son existence. Mais tout demeura étrangement immobile et silencieux autour de lui. Il se cognait aux parois d'un labyrinthe sans entrevoir d'issue.

Une lueur soudaine envahit l'espace, le bleu du ciel apparut à travers une lucarne qu'il n'avait pas remarquée jusqu'alors.

Il se retrouva dans le vaste parc d'une belle propriété, étendu sur un fauteuil en osier, ses mains tenaient un livre de récits de voyage. Le soleil descendait derrière les grands arbres, bientôt

le crépuscule de cette douce journée de printemps allait prendre possession du jardin, recouvrir les fleurs puis la pelouse. À côté de lui, une petite fille jouait dans l'insouciance de ses cinq ans.

Mais c'est... Éléonore... C'est..., ma fille ! Mais qu'est-ce qu'elle fait là ? C'est vrai, elle aime s'amuser à côté de moi quand sa mère n'est pas à la maison. Le temps va fraichir, nous allons devoir rentrer.

Il s'efforça de reprendre sa lecture, mais il avait du mal à garder ses yeux ouverts, le sommeil le gagna, il s'endormit. Au réveil, sa fille n'était plus à côté de lui.

Il s'effondra, la face contre le sol en béton.

Mais non, pas du tout, le malheur n'est pas arrivé à ce moment-là !

Il se mit à vomir.

Comment une gamine aussi sage a-t-elle pu disparaître pendant que je somnolais ?

En essayant de se relever, il tomba à genoux dans une attitude d'imploration.

Les avocats des Bradlee ont fait le nécessaire, la justice a classé l'affaire bien que le corps de la petite n'eût jamais été retrouvé. Non, non, ce n'est pas possible, non ! L'infortune est

survenue quand j'ai décidé d'abandonner mon activité de chef d'orchestre.

Son buste entama un balancement d'avant en arrière qu'il ne pouvait contenir. Une douleur lancinante, comme des pointes d'aiguilles, lui transperça la poitrine, il s'affaissa à nouveau. Lentement, il reprit ses esprits.

Depuis cette histoire, je ne décrochais plus aucun engagement, tout le monde me fuyait. J'avais renoncé à la carrière de pianiste, j'avais choisi la direction d'orchestre pour ne pas affronter la peur d'une défaillance immédiatement perceptible chez un soliste, mais rarement de la part d'un chef. Je voulais depuis longtemps m'éloigner de ce milieu pourri par l'argent, l'égotisme, le narcissisme, arrêter d'endurer le rythme infernal des concerts et des voyages, d'être enchaîné à une ambition qui n'était pas mienne, mais celle de ma mère et de mon professeur de piano. Mon esprit s'était égaré trop vite dans la vanité des rêves des autres au lieu de se façonner lentement dans la solidité de la vie. Le scandale de la disparition de ma fille a tout précipité. Ma chute fut à la mesure de mon ascension.

Il se redressa péniblement et reprit sa déambulation. En trébuchant sur des câbles électriques, il se vit entouré de pupitres de musiciens. Que faisait-il dans cette fosse

d'orchestre ? Il leva les yeux et découvrit l'immense fresque du plafond.

Mais c'est le Teatro San Carlo ! Je suis à Naples !

Il sortit de la fosse, retrouvant par instinct la manière de se déplacer avec dignité, il se dirigea vers le centre de la salle, pour s'asseoir devant une table surmontée d'une lampe.

Une fille au visage de madone, à la longue chevelure brune, le regardait en silence.

Sur la scène, une femme, assise face à un piano, le toisait avec une irritation mal contrôlée.

Au fond du vaste plateau, de jeunes chanteuses sur des chaises disposées en ligne essayaient de dissimuler leurs angoisses sous des sourires figés. Il se tourna vers la fille :

— Flavia, s'il vous plaît, faites donc éteindre la salle. Je vous ai déjà dit que les auditions doivent se passer dans les conditions d'une représentation, lumière seulement sur la scène.

Il s'adressa à la pianiste :

— Nicole, vous êtes prête ?

— Ça fait une heure que je suis prête, Monsieur, répondit-elle, l'air pincé. Elle ajouta d'un geste du menton dans la

direction des postulantes : elles aussi sont prêtes depuis une heure, elles vous attendent.

— Je rappelle à ces demoiselles, s'énerva Damien en pointant son doigt vers la rangée de femmes, que nous sommes ici pour leur donner une chance d'être engagées au Metropolitan Opera de New York sous la direction du célèbre Maestro Otto Heinemann. Le Metropolitan existe depuis cent-vingt-cinq ans, le Maestro Otto Heinemann dirige les meilleurs orchestres du monde depuis soixante-cinq ans, alors elles peuvent patienter une heure, ces demoiselles. Des milliers de candidates sur la planète attendent depuis plus longtemps qu'une heure pour atteindre cette gloire. Si elles veulent partir, qu'elles s'en aillent ! Tout de suite !

Personne ne bougea.

Mon Dieu, comme mon estomac me brule ! Je dois aller aux toilettes me passer de l'eau sur la figure, j'empeste le vomi...

Les lumières de la salle s'éteignirent. Flavia revint s'asseoir près de Damien, qui se mit à claironner en examinant la brochette de postulantes qui se trémoussaient sur leur chaise sous l'effet du trac :

— Prochaine victime !

— La prossima candidata per favore, appela Flavia en écho.

Il estimait Flavia. Elle était vive et spontanée comme une Napolitaine. Voilà deux semaines qu'ils travaillaient ensemble pour ces auditions, à Gênes, Turin, Milan, Rome, Parme, enfin Naples. Il appréciait surtout la délicatesse avec laquelle Flavia savait adoucir ses méchancetés par une traduction en termes modérés pour ménager les débutantes dans le métier du chant.

Il se laissa tomber avec un soupir de désespoir sur le siège derrière lui, allongea les jambes, pencha la tête vers l'arrière.

Ces séances étaient pénibles pour lui. Il s'agaçait de toutes ces idiotes pleines d'arrogance, qui voulaient la gloire sans tarder, au risque d'abimer leur voix.

En outre, il n'avait aucune certitude sur l'aboutissement de ses recommandations. Le chef Otto se contentait souvent de repérer les plus jeunes en leur faisant croire à une brillante carrière, puis il les renvoyait après les avoir entraînées dans des jeux morbides dont il était le seul profiteur.

Il se remit à consulter compulsivement les fiches et les dossiers. Il se saisit de son téléphone, lisant ses messages en écoutant d'une oreille distraite les chanteuses qui se succédaient.

Pourquoi Patricia m'envoie-t-elle ce message d'insultes ? Comme elle est stupide ! « J'avais besoin de toi, une fois encore tu as fui, tu m'as abandonnée ». Moi, abandonné ? Ah non ! Je suis resté avec elle pendant trois jours à Bombay à endurer ses

propos d'alcool, ses sautes d'humeur, ses rires hystériques, ses reproches, ses ressentiments sur sa vie ratée, dont elle me rend responsable.

Il parcourut rapidement toutes les diatribes enflammées que lui infligeait Patricia — toujours les mêmes depuis des années —, dont le ressassement en dénaturait la pertinence.

Sur la scène, Flavia, avec l'aide de la pianiste, essayait de se débarrasser d'une candidate en pleurs dont la gorge bloquée par le trac n'arrivait pas à sortir un simple son et refusait de quitter le plateau. Damien aimait bien déléguer à d'autres tout ce qui pouvait être un problème ou encore une source de conflits.

« It's a loser, a dud, a damned bump! » [C'est un perdant, un raté, un foutu raté.] Je l'avais entendu dire à sa femme, un soir qu'ils se croyaient seuls dans la maison... Moi, pas question d'endosser ce costume qui ne m'allait pas... Alors pour sauver la face et la réputation de la famille, ils m'ont payé une agence à New York avec bureaux sur Park Avenue. Eh via, buffone!

— Monsieur, c'est quand vous voulez, dit doucement Flavia à l'oreille de Damien qui reprit son poste devant la table avec un calme à peine feint.

Il n'était pas mécontent d'échapper à son dérisoire soliloque. Flavia vint s'asseoir à côté de lui, il se tourna vers elle, la remerciant d'un sourire.

— Prochaine victime, s'il vous plait !

— La prossima candidata per favore, répéta Flavia, toujours compatissante pour les jeunes apprenties chanteuses.

Les auditions continuèrent avec la désolante procession des oiselles prétentieuses, des boudins attifés comme des filles de ferme, des mijaurées en tenues provocantes qui essayaient vainement de dissimuler leur absence de talent sous des faux-semblants qui ne trompaient personne.

Elles se préparent mal pour ces auditions, elles pensent que leur génie va éclater à la face de tous, que je vais m'écrier « Une étoile est née ! », qu'un producteur va leur faire signer un contrat sur-le-champ comme dans un reality show.

Il restait les bras croisés sur la poitrine, les jambes allongées dans la position de celui qui ne s'intéresse pas à ce qui se passe autour de lui.

Tu parles, le vieux grigou contrôlait tout, il contrôle toujours tout, j'étais juste une marionnette. J'ai eu raison de partir, non ? J'en avais marre du système : trop d'embrouilles, trop de compromissions sans rapport avec l'art. Gagner de l'argent... Être une star... Chimère... J'ai créé mon business à

moi. Ils ne me l'ont jamais pardonné. Ils ont bien ricané, deux ans après, quand mon agence a fermé. Ils m'ont recasé comme assistant de ce connard d'Otto dont le père Bradlee finançait la carrière finissante.

L'attention de Damien se ranima au bruit d'un applaudissement qui résonna subitement dans le vide de la salle.

Sur la scène, une grande fille rousse, la peau semée de taches rosées, était en train d'interpréter « Casta diva », l'air célèbre de l'opéra Norma de Bellini.

Sur un siège un peu plus loin, un homme, dont il n'avait pas noté la présence jusqu'alors, tout de noir vêtu, le teint pâle, les traits émaciés que soulignait un fin collier de barbe, continuait de battre des mains en criant « Bravo ! Bravo ! »

Un sourire irrité plissa la figure du barbu qui braqua sur Damien des yeux de chacal. Il tapota nerveusement sur la table et dit sèchement :

— THIS IS the girl. C'est ELLE, c'est LA FILLE !

Il se leva brusquement en s'exclamant :

— The show is over! I will immediately inform Mr. Bradlee and Maestro Otto that you found the right person to perform Violetta.

Damien, le visage fermé, rangea ses affaires et sortit de la salle sans un mot.

***Jouis du bonheur
que tu possèdes encore***

CHAPITRE 1

Damien quitta le Teatro San Carlo, décidant de rentrer à pied à son hôtel en dépit d'une pluie incessante. Un passant lui proposa de partager son parapluie, il refusa sans le remercier.

Un taxi s'arrêta, il le congédia. Avec l'accablement d'un chien mouillé, il traversa la Piazza del Plebiscito déserte. Au moment de descendre vers la mer par la via Cesario Console, il n'eut pas le cœur de faire halte à la Cantinella pour manger encore trop de risotto, boire encore trop de Montepulciano.

Il avait juste envie de se débarrasser de ses vêtements détrempés, se délasser dans un bain chaud, oublier la bouffonnerie de ces auditions arrangées.

Il prit à droite la via Santa Lucia, tourna dans la via Partenope, et entra précipitamment dans l'hôtel Vesuvio.

Une fois dans la chambre, il se glissa avec délice dans les bouillonnements du Jacuzzi. Il téléphona pour se faire servir son cocktail favori un Scotch Sour, non, deux... trois s'il vous plaît, j'en ai besoin de trois ce soir.

Le premier verre de Whisky Sour réveilla en lui une association de souvenirs chagrins, il revoyait sa femme ivre le fixer de ses yeux vitreux.

Ah ! Tu le gardes pour toi toute seule, ton père... Tu l'admires, hein ? T'as compris que tu lui mettais la tête en folie... Depuis la mort de ta mère, tu es la maitresse de maison, sa maitresse, non ? Je supporte plus quand vous vous bécotez comme deux idiots pendant qu'il te caresse. Qu'est-ce que je fais, moi, à côté de vous ? Je suis qui ? Un alibi ? Un figurant ? Un clown, oui, voilà ce que j'ai été, pendant toutes ces années, un clown, un putain de clown...

C'est à la fin du deuxième verre que sa mémoire lui présenta le visage radieux de la jeune chanteuse qu'il avait entendue à Bombay pendant la répétition d'un concert.

Il éprouva la sensation d'émerger d'une mer d'amertume dans laquelle il pataugeait depuis trop longtemps.

Il se livra tout entier à ses souvenirs : la dispute avec Patricia. La panne du taxi dans un quartier sordide. L'étroit chemin qu'il avait suivi guidé par une faible clarté qui vacillait dans le lointain. La berceuse empreinte de nostalgie dans la douceur de la nuit. La jeune chanteuse qui le fixait de ses yeux noirs et vifs. Les effluves de bois de rose et de santal de ses cheveux de jais. Le haut de sa robe légère soulevée par le vent qui découvrit furtivement ses seins qu'aucune lingerie ne voilait.

Il sentit sous ses pieds l'herbe encore humide de la dernière pluie de mousson. Tout était gravé dans son cœur avec une fraîcheur qui le bouleversait, et dont il ne pouvait se détacher.

Il avait ressenti du bonheur, et de ce bonheur il avait besoin maintenant pour arrêter sa chute dans le gouffre des échecs. La jeune fille était là, devant lui, elle le regardait, souriante, épanouie.

Le désir le submergea. Il eut une érection. Au troisième verre, il décida de l'appeler.

Ah non ! Je risque de tomber sur son copain. Et si elle ne se souvenait pas de moi ? Je vais plutôt lui envoyer un message par téléphone, ça lui donnera le temps de réfléchir, sa réponse aura davantage de sincérité... enfin si elle répond !

Le numéro qu'elle lui avait marqué sur l'avant-bras avait disparu, mais il avait pris soin de le noter sur son agenda.

Il roula une serviette sous sa nuque pour reposer confortablement sa tête sur le bord du Jacuzzi.

Comme elle devait être différente, cette petite de Bombay, oui, comme elle devait être différente de toutes ces pintades, que j'ai dû supporter pendant ces interminables semaines d'auditions en Italie, ces intrigantes en recherche de célébrité.

Quand elles sont douées, et il y en a de terriblement douées, elles se laissent aller à la virtuosité, elles oublient ce qu'a voulu

exprimer le compositeur. Le principe sacré, c'est de servir le compositeur, pas seulement de briller !

Cette fille possédait une voix de qualité, elle ne s'en doutait pas. Avec un professeur expérimenté, elle pourrait s'affirmer comme soprano lyrique légère avec une ligne de chant très pure.

Le hasard n'existait pas, il l'avait rencontrée pour la révéler à elle-même, provoquer l'éclosion de son talent.

La faire assister à un opéra lui parut une idée qu'il abandonna rapidement : il la voyait s'ennuyer dans ce monde de rituels auxquels elle ne pourrait jamais adhérer.

Non, il devait trouver un stratagème différent pour qu'elle découvre la beauté d'une voix d'exception et prendre ainsi conscience des talents qu'elle possédait.

Il ressentit une impression de vanité triomphante. Il entendit le pépiement d'un invisible oiseau. Il sut alors qu'il était dans le vrai.

En vidant le dernier verre, il décida de lui écrire. Il s'y essaya à plusieurs reprises, composant des bouts de phrases qui n'allaient pas ensemble. Il se laissa tomber sur le lit, prêt à effacer ses mots dérisoires.

Soudain, il se leva, ses deux pouces s'envolaient sur le clavier de son téléphone :

« Bonjour Grisha. Bombay, un soir (vous en souvient-il ?) votre douce berceuse a charmé mes sens et pénétré mon cœur. J'aimerais bien l'entendre encore et revoir sa gracieuse interprète. Je suis à Naples pour quelques jours. Donnez-moi votre adresse, je vous envoie un billet d'avion. À bientôt. Un admirateur éploré. Damien. »

Il parcourut rapidement le message, buta sur « *éploré* ». Non, c'est « *éploré* » qu'il aurait dû écrire. Mais non, c'était « *éploré* » qui s'imposait à lui comme le vocable conforme à ses sentiments et dans lequel « *pleurs* » lui convenait. Il pressa brutalement sur le bouton « *envoyer* ».

Il regarda son érection, qui n'avait pas faibli malgré le bain, et il décrocha le téléphone :

- Vittorio ?
- Oui, monsieur.
- Dalila... Elle est libre ce soir ?
- Elle est au bar en ce moment, elle vient de quitter *il professore*.
- Ah... Alors, dites-lui de monter.
- Je me permets de rappeler à monsieur que Dalila n'a plus dix-huit ans depuis... longtemps.
- Je sais Vittorio, je sais.

— Bonne nuit, monsieur.

La porte de la chambre n'était pas fermée. Dalila entra. Damien ronflait bruyamment, étalé de tout son long, nu sur le lit. Elle se déshabilla, se glissa près de lui et s'endormit.

CHAPITRE 2

Une voix nasillarde prit possession de l'espace. La tête de Damien se releva brusquement. Un brouhaha de paroles et de sons confus enfla jusqu'à saturer ses oreilles, son esprit se mit en mouvement, ses yeux essayèrent de scruter autour de lui pour comprendre où il se trouvait, dans quel pays, dans quelle ville, d'où provenait cette voix, qui l'avait réveillée.

Il se leva, sa marche fut stoppée par un pilier soutenant un tableau d'affichage sur lequel était marqué « Aeroporto Internazionale di Napoli ». Un vol en provenance de Paris était annoncé.

Il relut le message reçu pendant son sommeil d'ivresse à l'hôtel Vesuvio :

« Cher admirateur ! Comment résister à votre invitation ? J'arrive à Naples demain samedi à 8 h 45 Vol Easy Jet 3821. Je m'occupe du billet. Une chanteuse aux mains vides. Grisha of Bombay. »

Que quelqu'un se souvienne de lui l'étonnait toujours. Qu'avait-elle voulu dire par « *une chanteuse aux mains vides* » ?

L'influence anesthésiante de l'alcool limitant son pouvoir de réflexion, un solide petit déjeuner, une douche et une ballade

sous le soleil se révélèrent nécessaires pour deviner les espérances contenues dans ces lignes découvertes à son réveil.

Assurément, ces « *mains vides* » ne signifiaient qu'un trait d'humour, il allait certainement comprendre plus tard.

Sa conviction de la nuit titilla à nouveau sa mémoire : oui, ce que je dois faire, c'est provoquer une catharsis chez cette chanteuse, une illumination purificatrice que seule la musique sait impulser, la plonger dans les abîmes des passions, des destins tragiques que racontent les opéras, la conduire dans une expérience visionnaire, prophétique même, supprimer ses blocages, libérer sa voix.

Allez ! Une idée doit se traiter lorsqu'elle surgit, *illico presto*, voilà bien l'aiguillon qui nous pousse à avancer sur la route. Il appela le directeur du Teatro San Carlo.

Les bruits de l'aérogare l'obligèrent à s'échapper de ses réflexions. Il s'approcha de la sortie des voyageurs, scrutant chaque visage. Il craignait qu'elle ne le reconnût pas. Il dévisagea une fille qui tourna la tête en lui souriant. Il se dirigea vers une femme qui prit tout d'un coup le bras d'un homme. Plus personne ne se présentait. Il resta un moment sans bouger, décontenancé. Soudain, il sentit deux mains se plaquer sur ses yeux, comme pour lui poser un masque, il eut un léger sursaut.

— Bonjour, cher admirateur !

C'était une voix chaleureuse. Il se retourna, Grisha lui sauta au cou, l'embrassa sur les joues comme un vieil ami que l'on retrouve avec plaisir, ce qui le surprit, sans toutefois lui déplaire.

— C'est bien que tu m'aies appelée, s'écria-t-elle avec enthousiasme, mais comment tu as trouvé mon téléphone ?

Il lui montra le numéro qu'elle lui avait inscrit sur son avant-bras à Bombay lors de leur première rencontre (il l'avait recopié au même endroit avant de venir).

— C'était fait pour ça, non ? Je ne me suis pas lavé depuis une semaine pour ne pas l'oublier, répondit-il en éclatant de rire.

Ils prirent un taxi. Damien lança au chauffeur « A la Cantinella, via Cuma ». La voiture s'engagea sur la route en direction de Naples.

— Comment ça s'est passé le concert ? s'enquit Damien.

— Bof, juste un alibi culturel pour piquer du pognon. Les discours des VIP ont mis plus de temps que le concert... Heureusement, il y avait un super buffet, on a bien bu...

— T'as visité la ville ?

— Oui, mais dans la rue, les hommes indiens avec leurs yeux pleins de fièvre m'ont fait peur. J'avais l'impression qu'ils

allaient me violer sur place. Alors, je suis rentré à l'hôtel, j'ai attendu l'heure de l'avion en regardant la télé.

Le taxi ne prit pas l'autoroute, ce qui sembla contrarier Damien. Il s'engagea au contraire sur une voie mal pavée. La conduite heurtée du chauffeur et les amortisseurs fatigués de la guimbarde ballotaient dans tous les sens ses passagers.

— Pourquoi t'es à Naples ? Tu fais du tourisme ?

— J'auditionne des chanteuses pour un opéra à New York, répondit-il.

— Il n'y a pas assez de belles voix à New York ?

— Si, bien sûr, mais le chef d'orchestre veut d'authentiques Italiennes. Pour lui, la prononciation et l'accent des natifs sont essentiels. En outre, l'enseignement du chant lyrique en Italie est très réputé.

— C'est un chef italien ?

— Non, Allemand.

— C'est un opéra italien alors.

— Oui, la Traviata, de Verdi.

— Connais pas.

Le taxi quitta les misérables quartiers de la banlieue de Naples pour prendre le Corso Garibaldi, puis le rectiligne Corso Umberto.

— C'est quoi, le sujet ? Encore un truc où tout le monde se ment, se trompe, se tue, non ? demanda Grisha.

— C'est une magnifique histoire d'amour et de mort, « amore e morte » était son premier titre.

— Pourquoi c'est toujours triste, un opéra ? soupira-t-elle en posant sa tête sur l'épaule de Damien.

— Triste et désespéré... comme la vie. Mais il faut le reconnaître, Verdi raconte souvent des épopées de loseurs.

À la hauteur de la Piazza Municipio, le taxi, après avoir tourné autour du Castel Novo, s'engagea sous le tunnel Della Vittoria, puis il bifurqua subitement sur la droite et s'enfonça dans le dédale des ruelles encombrées du quartier Spagnoli.

Damien dit au chauffeur qu'il ne prenait pas la bonne direction. « Sì! È la buona direzione » répondit-il. Il se mit à mâchonner des mots indistincts entre ses dents. Damien n'insista pas.

La voiture se retrouva rapidement engloutie dans un trafic trépidant, chaotique et tapageur, essayant à grand-peine de se frayer un chemin dans un lacs de venelles tortueuses au milieu des étals qui débordaient sur la chaussée, la bloquait par moments. Il devait contourner des marchands ambulants, à pied ou à roulettes, tout en évitant la foule des piétons qui se chicanaient le passage — aussi bien que les trottoirs — dans un flot continu de vespas, motocycles, tricycles, quadricycles

flanqués d'autres mécaniques disparates qui menaçaient à chaque fois de les renverser. Tout cela paraissait réjouir le chauffeur, qui ne s'était arrêté de marmonner que pour mieux déverser des insultes envers tout engin, ou toute créature, qui montraient quelque prétention à l'empêcher d'avancer.

Grisha ouvrit la vitre de la voiture, tendant son visage vers l'extérieur, comme pour se nourrir de l'énergie de la rue napolitaine, avec ses bruits, ses chants, ses cris.

Son regard s'attarda affectueusement sur des femmes enceintes qui marchaient en exhibant fièrement leur ventre rebondi. D'autres poussaient d'une démarche légère des landaus d'où sortaient des têtes de poupons joufflus aux yeux noirs.

Plus loin, des gamins — certains très jeunes — se faufilaient dans le labyrinthe des ruelles, l'un portant à bout de bras une volumineuse caisse de conserves, l'autre tirant un charriot de popcorn-pralines-barbe à papa, un autre encore, tête baissée sous sa capuche, en survêtement fatigué se tortillant sur des baskets crottées, échangeait un paquet contre de l'argent avec un homme en costume sombre. Au beau milieu de cette effervescence, des garçons de café en uniforme chaloupaient en jonglant avec des plateaux couverts de verres et de tasses.

Le taxi se libéra enfin du chaos. Par un itinéraire compliqué qui ne semblait convenir qu'au chauffeur, il déboucha sur la via Caracciolo, qui borde la mer. Le visage de Grisha s'illumina

d'une joie enfantine quand elle aperçut la presqu'île de Megariden, avec ses *trattorias* et leurs coquettes terrasses ouvertes sur le port, en dessous du Castel Dell'Ovo. Elle s'écria, jouant la fillette capricieuse :

— Oh ! Celui-là, pas mal avec ses tables devant les bateaux. Allez, on y va, il n'y a pas beaucoup de monde.

Le taxi exigea deux fois et demie le prix pour la course depuis l'aéroport. Damien n'eut pas le gout de marchander, il se moquait bien de passer pour un touriste niais.

— Si ça te plait..., concéda Damien, pas du tout convaincu.

CHAPITRE 3

Elle choisit une table au premier rang. En levant la tête, elle distingua sur sa gauche la masse du Vésuve. Elle resta figée, puis elle tourna sur ses talons d'un mouvement désinvolte, comme pour en effacer la menace, enleva son manteau pour se débarrasser des brumes parisiennes, découvrant une longue robe mauve sans manches qui moulait son corps élancé et dont les formes rondes et fermes en soulignaient l'harmonie. Elle s'assit, le buste en arrière, étendit ses jambes en offrant son visage au soleil.

Un serveur s'avança vers eux d'une démarche chaloupée. Grand, mince, moustache frétilante, yeux noirs, nez effilé, cheveux bruns gominés, raie de côté bien alignée. Il fixa Grisha avec le regard de feu du mâle dominant. Elle soutint sans broncher les invites infatués du bellâtre, lui prit des mains le menu, qu'il retenait délibérément pour la dévisager plus à loisir, et avec un geste, le poussa vers Damien en disant :

— Choisis pour moi, je comprends rien... Je vais me changer.

Elle retira quelques affaires de son sac et se dirigea vers l'intérieur du restaurant. Il commanda un plateau de fruits de mer, du poisson grillé avec du Lacrima Christi, « fresco » précisa-t-il.

Elle revint quelques minutes plus tard, resplendissante, vêtue d'une chemise indienne sans col, en fine soie rouge-orangé brodée de délicats motifs, fermée sur l'avant par des boutons en bois et recouvrant à mi-cuisse un large pantalon blanc devenant moulant des genoux aux chevilles.

— J'ai soif, implora-t-elle.

Le gominé posa sur la table un seau à glace avec une bouteille. En s'approchant de l'étiquette, Damien s'aperçut que ce n'était pas le vin qu'il avait commandé.

Fiano Radici di Mastroberardino, annonça le garçon qui savait devancer les humeurs des clients, il ajouta : *é meglio!*

Sans lui laisser le temps de protester, il déboucha la bouteille et remplit le verre de Grisha, qui se mit à boire à petites lampées avec un franc plaisir. il servit Damien, en lui déclarant avec un geste d'évidence :

— *Così, la bella ragazza si trova buono, allora Papà deve piacere anche.* [La belle jeune fille le trouve bon, alors papa, ça doit lui plaire aussi.]

— Hi... Hi... Papa... Papa... C'est pour toi ? S'amusa Grisha. Tu sais ce que veut dire mon prénom ? lança-t-elle, tout à trac. Tu m'avais dit à Bombay qu'il te plaisait.

— Ah oui, c'est vrai, bafouilla-t-il.

— Grisha, c'est un diminutif de Gregory, le prénom de mon grand-père, un juif russe... quand on était ensemble, il me

prenait sur ses genoux, il approchait sa bouche de mon oreille en chuchotant qu'il m'aimait beaucoup... Moi aussi, je l'aimais... Enfin... À dix ans... On connaît rien de tous ces trucs d'adultes...

Il ne quittait plus les yeux de Grisha : noirs, ardents, délicieusement adoucis par de longs cils soyeux. Un regard, en constant mouvement, qui pouvait passer en une fraction de seconde d'un sentiment passionné à la tristesse pour se terminer en joie. De petites rides sur le côté de chacun de ses yeux les révélaient rieurs en toutes circonstances.

Elle continua de parler — sans qu'il lui eût demandé quoi que ce soit — tout en s'offrant une nouvelle lampée de vin frais, et en faisant claquer sa langue :

— Dans les années trente, les pogromes devenaient de plus en plus menaçants à cause de ce salaud de Staline avec sa politique antisémite, alors toute la famille a fui la Russie. Une partie s'est installée en Amérique, une autre en Angleterre, mes grands-parents ont choisi la France parce qu'elle avait reconnu les juifs comme citoyens depuis la révolution de...

Elle s'interrompit. Le serveur arrivait, portant une soupière fumante, avec la lenteur majestueuse de l'officiant amenant sa tiare d'argent au Pontifex Maximus.

— Il vero ragù napoletano, annonça-t-il en déposant le récipient sur la table et en soulevant le couvercle d'un geste théâtral.

— Le vrai « ragù » napolitain, expliqua Damien.

— Salsa di carne e pomodoro, secondo la tradizione! expliqua le gominé avec une condescendance agacée

— Sauce tomate avec de la viande, traduisit Damien, le vrai ragù napolitain préparé selon la tradition.

Il se garda bien de lui avouer qu'il ne s'agissait pas du plat qu'il avait commandé. Encore moins au serveur qui le regardait avec le dédain dont les Napolitains gratifient ceux qui n'ont pas le bon gout d'apprécier leur cuisine.

Elle se mit à manger avec précaution, puis de plus en plus vite, lâchant après chaque bouchée des manifestations sonores de satisfaction ponctuées de gorgées de vin.

Il ne se formalisait nullement des manquements à la bienséance auxquels elle se laissait aller, avec plus de naïveté que d'impolitesse, ainsi que de son avidité à boire la bouche pleine tout en parlant. Il retrouvait dans ses façons une animalité qui lui plaisait. Il l'acceptait d'elle comme révélatrice d'une inclination naturelle à s'abandonner à ses désirs, affirmant de la sorte sa liberté.

— Tu sais où je suis née ?